

Gérard Bailhache

Écrire sur, écrire avec, écrire à partir de, écrire.

Mon point de départ a été la question de la trace, du fait de la lecture de Derrida et de Levinas. Chez tous deux, elle est liée à la mémoire.

Derrida : « Je n'aime rien tant que la mémoire¹ », écrit-il, et son œuvre proliférante est hantée par la mémoire, et notamment celle des textes qui ont façonné notre culture, qui n'est qu'une infinie succession de traces se citant les unes les autres, les unes par-dessus les autres.

« La mémoire n'est donc pas une propriété du psychisme parmi d'autres, elle est l'essence même du psychisme. Résistance et par-là même ouverture à l'effraction de la trace². »

« Il faut penser la vie comme trace³. »

La trace n'est pas le signe, le vestige d'une absence ou d'une présence s'éloignant, elle n'est pas même ou pas encore langage, « ni fond, ni fondement, ni origine, ne donnant pas lieu à une ontothéologie manifeste ou déguisée⁴ », elle est ce que dit une formule simple : « Chaque élément se rapporte à un autre. »

« Tel est le lieu d'une problématique de la trace. Pourquoi de la trace⁵ ? » Ce terme rappelle l'œuvre de Levinas, omniprésente dans le texte de Derrida et qu'il a lue très tôt et constamment.

« [...] le mot trace doit faire de lui-même référence à un certain nombre de discours contemporains avec la force desquels nous entendons compter. Non que nous en acceptions la totalité [il sera un lecteur très critique de Levinas, dans une grande admiration]. »

« Mais le mot trace établit avec eux la communication qui nous paraît la plus sûre et nous permet de faire l'économie des développements qui ont chez eux démontré leur efficacité. Ainsi, nous rapprochons ce concept de trace de celui qui est au centre des derniers écrits de E. Levinas et de sa critique de l'ontologie : rapport à l'illégitimité comme à l'altérité d'un passé qui n'a jamais été et ne peut jamais être vécu dans la forme originnaire ou modifiée, de la

¹ J. Derrida, *Mémoires, pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 27.

² J. Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 299.

³ *Ibid*, p. 302

⁴ J. Derrida, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 71

⁵ J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 102.

présence. [...] cette notion signifie l'ébranlement d'une ontologie qui, dans son cours le plus intérieur, a déterminé le sens de l'être comme présence et le sens du langage comme continuité pleine de la parole. Rendre énigmatique ce que l'on croit entendre sous les noms de proximité, d'immédiateté, de présence (le proche, le propre et le pré-de la présence), telle serait la dernière intention du présent essai. Cette déconstruction de la présence passe par celle de la conscience, donc par la notion irréductible de trace (*Spur*), telle qu'elle apparaît dans le discours nietzschéen comme dans le discours freudien. Enfin, dans tous les champs scientifiques, et notamment dans celui de la biologie, cette notion paraît aujourd'hui maîtresse et irréductible⁶. »

Centralité donc de cette notion de trace qui habite plusieurs discours contemporains.

Je n'irai pas plus avant dans les citations pour situer les quelques notes à venir, suscitées par l'interrogation suivante : S'agit-il des mêmes traces ? Parlons-nous de la même chose, si je puis dire ? Ou, y a-t-il une particularité de la trace en psychanalyse ?

Écrire sur Freud, sur Lacan, à partir de Freud, de Lacan, et d'autres, le plus souvent avec une acribie jamais démentie, ce n'est pas une écriture de l'inconscient. Ces textes rapidement évoqués à l'instant sont prodigieusement informés, intelligents, malins, voire retors, et ils sont au bord. Comment comprendre cela ? Comment les lire, les entendre, puis les laisser et avancer ou indiquer un ailleurs ? Qu'en est-il, donc, de cette écriture de l'inconscient ? Ma question, mes questions viennent non pas d'une insatisfaction par rapport à ces textes lus et relus mais de la perception de plus en plus vive, à la fois souterraine et secrète, d'un écart, d'un autre lieu, comme d'une autre distribution de tous les termes déployés dans ces textes, dans ce lieu qu'est la pratique.

Bref, la pratique génère une écriture qui lui est propre. Je tente donc de la décrire, plus sous le mode du balbutiement que de l'affirmation, depuis cet écart indiqué. L'expérience de l'écart est bénéfique, heureuse même si d'abord déconcertante : le paysage bien connu est affecté d'une et par une altérité qui est une altération. De quelle nature, de quel ordre ?

Je pars donc de la situation banale : quelqu'un vient parler à quelqu'un. Il n'est question ni de trace, ni d'écriture, quoique, quoique : elles sont déjà en route. La singularité de cette situation vécue jour après jour réside dans le dire d'un quelqu'un-quelconque à un autre quelqu'un-quelconque. Que dit celui qui vient parler ? Il parle de lui, si jamais il appréhende ce lui.

⁶ *Ibid.*, p. 103.

L'unique que ne touchent pas tous les textes évoqués est la singularité de ce dire qui dit des traces et qui ne fait pas que les dire : il arrive qu'il les reçoive par le dire de l'autre, « sous une forme inversée⁷ ». Cette originalité échappe aux lecteurs et auteurs évoqués. Cette frappe à l'oreille de celui qui a parlé et qui reçoit ses propres mots qu'il n'avait pas encore entendus déclenche un mouvement dans les traces. Une trace dite puis reçue puis retournée est autre qu'une trace venue dans le silence de l'écriture ou du soliloque.

Dire ses traces conduit à découvrir, en tous les sens, ses propres traces et leurs frayages infinis. L'accès aux traces est imprévisible et permanent, dans un jeu de renvois où les moments du temps se chevauchent. Les traces sont parlées, sans aucune prévision.

Les traces sont des direns entendus dans l'histoire, qui viennent se dire dans cet espace si particulier, et, de se dire, elles se transforment, justement par le présent du dire. C'est une expérience souvent déconcertante au début que cette temporalité née du dire qui rend présents des mots d'hier, enfouis nul ne sait où, surgissant et ayant une force d'évidence qui fait dire qu'hier est soudain là, non pas la personne qui a dit, mais bien ses/ces direns qui résonnent, prennent place, parfois sens. Le plus souvent, ils déconcertent par la marque qu'ils ont laissée.

Et cette trace venue dans et par le dire va se transformer au fil des jours, va en appeler d'autres, va s'associer ou se trouver associé à d'autres direns qui tissent ainsi une chaîne de direns multiples qui vont peu à peu constituer je dirais le vocabulaire et la grammaire de chaque analysant. Écouter, c'est découvrir combien la langue a façonné des êtres et combien chacun se construit et se débrouille avec les mots reçus qui sont devenus des traces.

Ainsi, dans cette praxis qu'est la psychanalyse, une trace est adressée, une écriture se tisse en parlant, car parler à quelqu'un met en mouvement les traces. Il n'est parlé que de traces.

Le parlêtre est un traceur de ce qu'il ignore, ignorait jusqu'à ce moment, ce maintenant du dire, de son dire, qui inscrit dans l'espace de la cure cet ignoré constitutif de lui-même, qui s'avère autre, si autre.

L'écriture de la trace ouvre l'espace de l'insu mais pas n'importe quel insu : l'insu qui surgit parce qu'adressé à l'autre, pas n'importe quel autre, cet autre qui une première fois, puis d'autres fois, a surpris par son message inversé, qui a été une brèche totalement neuve dans le discours habituel, si habituel. L'inconscient s'écrit à deux, au minimum.

⁷ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 9, 41, 56, 298, 351, 835.

L'inconscient est un dire d'une voix qui s'est tue et qui parle encore. Ce dire dit à l'autre la voix tue. Il l'inscrit plus ou moins fortement (cela, il ne le sait pas), en l'autre qui écoute en son psychisme déjà bien encombré. La trace s'inscrit comme trace en l'autre qui, parfois, en fait retour à l'envoyeur. Celui-ci est fort surpris : il entend ce qu'il n'avait pas entendu – nul n'entend sa voix – qu'il ignorait, l'entendant redonné (donné ?) par l'autre si silencieux.

La trace accueillie dans/par le silence touche l'oreille, passe par la bouche, touche l'autre oreille qui fait que la bouche parle et associe sur cette trace. La trace soudain venue aux mots, aux lèvres par les mots, se modifie, se précise, se transforme, s'épaissit ou s'allège. Elle prend du corps. Elle se fraye un nouveau chemin. L'écriture de l'inconscient est une corporisation des traces. Encore, encore, encore.

Écrire l'inconscient, c'est découvrir ce qui a été engrammé, inscrit, et qui était jusqu'à cet instant ignoré, insu. Le dire ne rend compte de rien. Ce n'est pas un compte-rendu. Ce n'est pas un rendu même si c'est souvent du vomis. Et le vomis se change souvent en mots-vie, en mots de vie.

Cette première inscription dont l'origine échappe à une caractéristique fondamentale : elle met en mouvement. C'est une écriture qui bouge, elle ne cesse de provoquer des micromouvements ou des mouvements de grande ampleur. Les mots se meuvent sans cesse dans le corps/la psyché, jusqu'à venir toucher la surface du corps et devenir symptôme pour se faire entendre.

Dans le silence apparent, ça parle, ça ne cesse pas de parler. La preuve en est qu'on a inventé ces fameuses dernières paroles du mourant encore vivant qui seraient sa « signature » puisque paroles définitives. On y croit dur comme fer. Pourquoi faudrait-il attendre ce moment pour prêter attention (et oreille) à la parole de l'autre, d'autrui ?

Laissons quelques instants ces deux quelconques et penchons-nous sur l'épaule de l'un qui écoute, avec cette question de l'écriture de l'inconscient, lorsque l'analyste prend quelques notes puis rédige un cas. Qu'est-ce qu'un cas ? Est-ce une écriture de l'inconscient ? Qui écrit l'inconscient ? L'inconscient écrit-il ? Est-il écrit ? Qu'est une voix écrite ? Est-ce encore une voix ? Ces questions surgissent au fil du temps et des échanges avec d'autres et n'ont pas de réponse définitive.

Lorsque l'analyste écrit, qu'écrit-il ? L'inconscient de l'autre ? Le sien ? Les deux ? Un mélange beaucoup plus complexe où viennent affleurer d'autres inconscients ?

Quelles traces écrit-il ? Là encore, il ne s'agit pas d'un compte-rendu. Il use de ses mots, des mots de l'autre qu'il cite, et il lui arrive, présentant

un cas, de citer oralement, par sa parole donc, mais de ne pas vouloir citer par écrit, c'est-à-dire de ne pas publier. L'écriture de l'inconscient passe par un dire qui s'arrête au bord de l'écrit, plus exactement d'un demi-écrit, car en général l'analyste a écrit son texte qu'il dit aux autres qui sont tout ouïe : s'il y avait quelque chose à savoir, à découvrir, à apprendre. Il serait possible de s'interroger sur cette écriture qui n'a comme seul avenir que l'oralité restreinte des présents qui écoutent.

Le charme du cas, c'est d'être un cas. Il frappe l'oreille. Il n'invite à aucune généralisation. « L'homme aux rats, l'homme aux loups, Le président Schreber, Dora, Le petit Hans, La jeune homosexuelle » : à chaque fois, il n'y en a qu'un, qu'une, et cette succession d'uns et d'unes renvoie chaque un qui écoute ou lit aux uns et aux autres qui lui parlent.

L'écriture de l'inconscient est l'écriture de cas et ces cas sont comme des étoiles dont la lumière brille encore à nos yeux, lors même que l'étoile est morte, a cessé sa course. Ce sont les cas morts qui nous donnent d'écouter les vivants qui ne sont pas encore des cas. La transmission a des inventions surprenantes et réjouissantes : chacun a un avenir qui lui échappe.

Écrire l'inconscient est une opération aussi banale que singulière. C'est mettre par écrit les traces d'une voix qui s'est déposée, arrêtée en s'inscrivant par des mots qui sont sans date de péremption. Ils ont une durée de vie et de vivacité stupéfiante.

Et ce sont le plus souvent les mots de la mère. À tout le moins, ce sont ceux-ci qui nourrissent le dire répété des patients. Le dire de la mère inscrit en mots, figé en mots, traverse le corps, l'histoire, et vient se déposer comme une vague sur le bord de la plage, sur le bord de l'oreille qui écoute, disparaît dans son énonciation même pour resurgir en mots dits dans le dire de l'analyste. Étrange circulation des mots : qui les a dits pour la première fois ignore tout de leur force de percussion et de leur durée dans le temps. Les morts ne cessent de parler dans les voix des vivants qui souvent ne savent plus comment vivre.

L'écriture de l'inconscient est ainsi une écriture à deux dices, au minimum, échos d'autres dices, sans aucun projet ou souci de réalisation

L'écriture de l'inconscient est un pas-à-pas aux allures de danse : il y a des gestes imposés, il y a de l'improvisation.

Lorsqu'il y a lapsus, il ne s'agit pas de s'en délecter, il s'agit de l'entendre et de le faire entendre ; alors, l'écriture de l'inconscient se met en œuvre, et les mots qui s'accrochent en s'associant à ce lapsus sont comme la précipitation d'une allure qui avait trouvé son rythme de croisière sur une mer d'huile où, depuis un certain temps, et même un temps certain, rien ne

bougeait plus. Le lapsus, ce trébuchement, soulève et met en marche. L'écriture alors a lieu, car des traces s'inscrivent chez l'un et l'autre, et donnent lieu à transcription.

Lors d'un voyage en train, j'entendis deux personnes échanger, visiblement des artistes, et l'une disait à l'autre : « Nous travaillons dans l'éphémère », et j'entendis : « Nous travaillons dans l'effet-mère ». L'écriture de l'inconscient, hypothèse, est la lecture de l'écriture de l'effet-mère qui a laissé d'emblée des traces qui surgissent lorsque la parole est adressée à un autre qui n'en sait strictement rien de cet effet-mère et qui renvoie à qui parle ses mots qu'il ignorait jusqu'à ce moment de son propre dire.

Question : ce dire est-il si propre que cela, puisqu'il est le dire d'une autre ? Y a-t-il donc jamais un dire propre au sujet ? Tous les dire sont d'emprunt, tous les dire sont des empreintes aux effets insoupçonnables et insoupçonnés qui façonnent un tissu, une bandelette autour du corps, jusqu'à sa mort. Le corps, transpercé par des mots, est cette surface exposée aux mots des autres qui entretissent ses mots qui ne sont jamais totalement les siens : nos mots sont mots des autres. « Psyché est étendue, n'en sait rien » et nous mesurons parfois l'étendue des dégâts. Car les mots font des dégâts. La communauté humaine est cette communauté des mots aux effets incalculables. Nous en sommes rendus auditeurs chaque jour.

Il s'agit donc de lire. De lire ce qui a été écrit. Ce qui a été écrit a été dit. Ce qui a été dit/écrit vient à nous par le dire.

Lire, ce qui a été dit, écrire, le dit, le dire : ces mots peuvent se distribuer de différentes manières. Cet ensemble est notre lot quotidien.

Que lisons-nous lorsque nous écoutons ? Naît tout de suite la question : écouter, est-ce lire ? Et lire quoi ? Un texte qui se donne à entendre ? Un texte déjà écrit qui se dit et se découvre en se disant, dans le dire même qui l'adresse à un autre ? Celui qui parle nous livre-t-il une écriture enfouie quelque part en lui – mais où, alors ? – et que produit son dire sur cette écriture : est-ce une lecture blanche, une transcription, une inscription, une invention, une reproduction, une nouveauté totale, une surprise ?

Quel temps surgit dans ce dire ? Hier dans le présent ? Est-ce un récit qui s'invente au fil même des mots qui apparaissent ? Mais alors, qu'est-ce que l'apparition des mots ?

Quelle est la temporalité de ce moment si particulier, propre à la situation analytique, où l'un parle et l'autre écoute ? Dans ce présent partagé – est-ce le même présent ? – qu'est-ce qui est livré du temps à l'autre ? Parler

de son passé dans ce présent modifie-t-il et le rapport au passé et le rapport au présent ? L'avenir s'ouvre-t-il au possible ?

L'écriture de l'inconscient est-elle cette étrange opération d'inscrire dans le présent l'intemporel de l'inconscient, avec pour effets qui sont toujours perçus et dits comme paradoxaux, de subtilement transformer le rapport au temps, celui-ci entrant dans une circulation jusqu'ici inconnue ? De figés, les moments du temps sont assouplis et se promènent je dirais la main dans la main. Le passé traverse le présent, le présent visite le passé, et tous deux inventent l'avenir avec passion.

Écrire l'inconscient conduit à une invention insoupçonnée qui éveille les traces déposées dans le corps par les différents parlêtres qui ont façonné le corps d'histoire qu'est chacun, ce corps d'histoire venant parler parce qu'il est habité, hanté, par des mots incompréhensibles, parce qu'il souffre d'il ne sait quoi, parce qu'il est épuisé alors qu'il ne fait pas grand-chose ou parce qu'il fait trop de choses, parce qu'il n'aime plus et n'a peut-être jamais aimé, parce qu'il est soufflé par l'amour qui l'a saisi, bref, il y a, dans ce corps, du bougé. Un mouvement a saisi le corps qui l'a conduit à venir parler à un autre de tout cet entrelacs qui l'empêche. Qui l'empêche de quoi ? De vivre, tout simplement. « Je suis pleine de nœuds », disait une personne, « ils m'empêchent de vivre ».

Cet insaisissable bougé qui, comme un zéphir, chahute le bel ordonnancement de l'existence, il s'avère que des mots peuvent peut-être le dire sans pour autant le circonscrire ni le circonvenir.

Que dire ? Par quoi commencer ? Par ce qui vient, là, dans cet instant même. L'invitation est surprenante, déstabilisante, et elle va très vite montrer son incroyable pertinence. Dire ce qui vient, c'est reconnaître que des mots viennent : ils surgissent du corps, passent par la gorge, franchissent la barrière des dents et vont rejoindre les oreilles qui écoutent. Et ce trajet extrêmement rapide est le charroi de traces multiples le plus souvent ignorées – « pourquoi je vous dis ça ? j'avais oublié ; je n'y avais pas pensé depuis des années, qu'est-ce que ça vient faire ici, maintenant ? ».

Ne rien préparer c'est se disposer à laisser monter ou remonter du puits de la mémoire – mais la mémoire est-elle dans un puits ? – les traces oubliées ou bien enfouies qui font que la personne est là à balbutier ce qu'elle ignore.

Et le plus surprenant, à quoi il est impossible de s'habituer, est ce renvoi de ce dire qui s'invente : les mots qui ont quitté le corps en franchissant la barrière des dents, font retour dans les oreilles qui soudain entendent ce que la bouche a livré. Le trajet va de la bouche aux oreilles, puis

de la bouche aux oreilles. « C'est le jeu des bouches-oreilles », disait un clown qui s'était risqué à l'aventure. « Je n'avais jamais pensé que votre truc était aussi simple et redoutable. C'était un grand filou, votre Lacan, avec son histoire de message inversé. N'a-t-il d'ailleurs pas dit de lui qu'il était un bouffon ? » N'est pas clown qui veut. Laisser un clown bavarder est très saisissant, surtout lorsqu'il est, sur scène, un clown silencieux.

Bref, je pense que la trace en psychanalyse n'est pas une belle construction qui délimiterait une cartographie précise et subtile. Cette question est indissociable du dispositif de la cure, de cette pratique du bavardage, et de ce renvoi. Il ne s'agit pas d'aller à la recherche des traces, il s'agit de les dire dans leur surgissement même. Elles se découvrent dans et par le dire qui est un dire adressé et dont les échos sont imprévisibles et vont avoir pour effets d'éveiller, de susciter d'autres traces. De traces/trace en traces/trace, et les traces sont infinies, innombrables.

Oui, mais alors, lorsque ces traces sont dites, sont-elles effacées, disparaissent-elles ? Non, elles sont vivifiées, modifiées, bougées par ce dire et cet autre dire : les traces, déposées, figées, silencieuses, travaillent alors, et silencieuses les unes à côté des autres, elles commencent à se rencontrer, à se découvrir, à se rencontrer non pas dans un sous-sol enfoui, mais, justement, dans le dire de celui qui est venu parler. Il y a une construction imprévue, dans le corps, des traces erratiques maintenant tournées vers le dire à venir, sans aucune intention ni intentionnalité. C'est la danse des traces, et les pas dessinés sont le plus souvent surprenants. Circulation inédite, imprévisible avant même que les mots ne les aient sollicitées en les mettant en mouvement.

Et puis il y a aussi, chez l'analyste, des traces qui s'inscrivent, celles de moments de la cure de l'analysant. Qu'en fait-il ? S'en occupe-t-il ? En fait, elles surgissent soudain, liées à un dire du patient qui éveille cette trace : qu'en faire ? La laisser venir sur la scène en la disant ? La taire et la laisser passer ? Il n'y a pas de recette : chacun invente en ce moment.

La pratique du bavardage est une pratique liée à la trace et aux traces mais il ne s'agit pas de suivre quelqu'un à la trace. Le dire des traces est inévitable et suscite des résistances, pour la simple et bonne raison qu'il provoque, et l'analysant le pressent, des bouleversements, des réaménagements, des ruptures.

Les traces, me direz-vous, c'est uniquement de cela dont il s'agit dans votre pratique ? Vous n'avez pas plus consistant ? Plus sérieux ? Ça ne tient pas la route.

Vous avez raison, avec des traces, nul n'édifie des routes ; les traces sont des chemins de traverse, ces chemins qui permettent justement de traverser avec délicatesse des endroits obscurs, des passages délicats, des tunnels plus ou moins longs. Les traces sont l'art des sentiers.

Le parlêtre est tracé – peut-être se fait-il tatouer aujourd'hui pour éviter ses traces – depuis avant même qu'il ne vienne au jour, et il ne cesse de composer avec toutes ses/ces traces déposées en lui sans qu'il le sache.

Nous sommes tous des traceurs et des tracés. Il n'y a rien à traquer, il y a, beaucoup plus simple, à dire les traces qui ont fait de nous ces vivants étranges qui ne s'en remettent jamais d'être au monde et qui ont cette capacité infinie de dire, de redire l'ici et maintenant qu'aucune habitude ne peut épuiser.

Alors, pour conclure provisoirement ces tours et détours, traces en philosophie, traces en psychanalyse : mêmes et autres ? Équivalentes ou différentes ?

Il y a toujours un bénéfice à lire les philosophes pour les psychanalystes mais sans les prendre au mot.

La trace en philosophie renvoie à l'âme ; sur ce point, Milner⁸ a tout à fait raison.

La trace en psychanalyse conduit au trou.

L'écriture de l'inconscient se passe au bord du trou.

⁸ J.-C. Milner, *L'œuvre claire, Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Seuil, 1995, voir notamment les pages 55, 65, 142-146 qui traitent de la question de l'âme et de l'inconscient.